

Mon corps, mon capital

(à paraître en Pologne 07
Entretien réalisé
par Dorota Sikora-Pouivet
Doctorante Nancy 2.)

Bernard Andrieu, professeur de philosophie, enseigne à l'université Henri Poincaré à Nancy. Il dirige le groupe de recherche ACCORPS Actions, Cultures et Corporéités. Auteur de 25 livres consacrés aux conceptions et au fonctionnement du corps dans le monde contemporain, il vient de publier le *Dictionnaire du corps* élaboré sous sa direction.

Ozon : L'un de vos livres s'intitule « Les cultes du corps ». Pourquoi avez-vous employé le pluriel ? Pourquoi pas le culte du corps, tout simplement ?

Bernard Andrieu : Le culte du corps renvoie aux années quatre-vingt, l'époque où sont apparus les premières salles de sport ouvertes au grand public. C'est l'époque des grands succès de la musculation et des compétitions où l'on comparait et évaluait les silhouettes. On pouvait alors parler du culte du corps, puisque son entretien était envisagé dans un seul sens : il s'agissait de développer la masse musculaire, avoir un ventre plat. C'est une conception très classique, issue de la tradition gymnastique du XIX siècle. Elle a d'ailleurs survécu jusqu'à nos jours à travers la norme anorexique de la femme. Tous les mannequins doivent ressembler à Kate Moss dans sa phase anorexique. Seulement, aujourd'hui d'autres courants apparaissent, plus écologiques dans leur approche du corps. Ils se manifestent dans l'entretien du corps par des thérapies tactiles, massages, hydrothérapies, spas qui commencent à pénétrer dans nos salles de bain. Ce n'est plus le muscle qui compte, mais l'énergie que le sujet veut retrouver.

Il y eut des périodes dans l'histoire où le soin corporel était au moins aussi important qu'aujourd'hui. Dans l'ancienne Egypte, hommes et femmes utilisaient le maquillage ; Au XVIII, on portait des perruques, on se poudrait. En quoi ces attitudes étaient-elles différentes des nôtres ?

Toutes les sociétés imposent des normes collectives qui réglementent la décoration du corps et font du contrôle de l'apparence un critère de la socialisation. La différence se situe dans les motifs. Autrefois, la valorisation individuelle du corps s'effectuait par rapport à des fonctions

symboliques définies dans la société. Les Grecs anciens avaient leurs héros. Le sportif, la déesse, l'athlète étaient des symboles de force et de beauté. Le héros avait une relation privilégiée avec les dieux, on essayait donc de s'en approcher. La société actuelle a conservé ces structures héroïques. Nous avons la miss, le top model, le sportif. Mais ce qui caractérise la modernité, c'est que la grande majorité des individus croient qu'ils peuvent, eux aussi, devenir des héros. Les émissions de télévision servent à entretenir l'illusion que chacun peut atteindre un stade mythologique.

D'où viennent les normes que nous nous efforçons d'incarner ?

Une poignée de gens dans le monde décide de ce que seront les normes esthétiques dans deux-trois ans. Ce sont eux qui sélectionnent les couleurs, les matières, les top-models. Une fois que leurs choix sont faits, on les diffuse dans la société par des clips, par la mode, par la pub, par des icônes féminines et masculines. A partir de ce moment les gens imitent l'image par un phénomène, connu depuis Aristote, sous le nom de mimesis. Ils l'incorporent, c'est-à-dire, ils transforment leurs corps. Sa matière va désormais adopter une forme qui ne lui est pas naturelle. On se crée une seconde nature que Bourdieu appelle habitus. Cette seconde nature est sociale, puisqu'elle permet de s'intégrer. Les gens obèses se sentent aujourd'hui exclus, car leurs corps n'incarnent pas la norme en vigueur.

Une poignée de gens qui imposent leur volonté à la terre entière – cela ressemble à une théorie du complot.

Je participe à l'*Observatoire Nivea* qui mènent des recherches sur l'utilisation de l'image du corps dans des stratégies de marketing. Cette image est au cœur du conflit entre deux grandes marques telles que Nivea et l'Oréal. Nivea propose l'image d'un corps naturel. L'Oréal opte pour un corps construit, plus stylé et designé. Le choix de la conception appartient à un cercle étroit de spécialistes. Ce n'est pas la théorie du complot, c'est une stratégie commerciale destinée à vendre du produit, que ce soit un cosmétique, un vêtement ou un séjour de vacances.

Les décisions de ce petit groupe de gens trouvent un bon accueil dans la majorité des populations. Est-ce que cela signifie qu'elles répondent à nos besoins ?

Bien sûr qu'il existe une base anthropologique. Les normes exploitent ce qui est inscrit dans la structure de notre corps : le désir de séduction, de rencontres. Le corps a besoin d'être socialisé, d'entrer en contact, de plaire, de procréer. Une alliance d'intérêts existe entre les

facteurs économiques et anthropologiques. Le corps est un capital économique qui permet un fonctionnement satisfaisant dans la société. Une grande partie des gens trouvent parfaitement normal de perdre quelques kilos avant d'aller à la plage, en pensant d'avance au regard de l'autre qui pèsera sur eux. A l'opposé de cette attitude dominante dans les médias, un courant naturaliste considère le corps comme un capital naturel. Dans cette optique, chacun a une histoire corporelle à part, un développement personnel qui détermine entre autres notre poids. Il faut respecter le corps, l'entretenir, et non pas s'acharner à perdre un ou deux kilos.

N'y a-t-il pas de contradiction dans la première attitude que vous décrivez ? D'une part, je prends soin de moi, je veux me singulariser et me distinguer, car – comme on me l'assure – « je le vaux bien ». De l'autre, en le faisant je m'adapte à la norme en vigueur.

Cette attitude n'est pas contradictoire. La norme ne propose pas de contenu, car elle n'en a pas. La norme est idéologique. Elle forme la façon de penser son corps. L'image que nous construisons de notre corps se situe ainsi dans les standards actuels. Il ne s'agit pas de devenir Claudia Schiffer, mais d'utiliser les mêmes produits qu'elle pour adapter le corps à l'image que nous avons choisie pour lui. Tout en incorporant une image - que je ne serai jamais en réalité - je définis celle qui sera la mienne, en l'occurrence celle que propose l'Oréal. Si vous préférez une image Nivea, on vous proposera d'autres modèles auxquels vous pourrez vous identifier.

« Accepter son propre corps, c'est sans doute la chose la plus difficile de la condition humaine ». Pourquoi ?

Dans le corps, il y a deux dimensions. D'abord, le schéma corporel, c'est-à-dire ce qui est génétiquement défini : je mesure 1m80, je suis brun. Ce sont des choses contre lesquelles je ne peux rien.

Pour le moment ...

Pour le moment. Effectivement, l'enjeu de la recherche en biomédecine est de toujours reculer. En repoussant le moment de la mort, nous espérons limiter la part du déterminisme de notre schéma corporel, celle que nous devons subir. D'un autre côté, nous avons l'image du corps qui devient de plus en plus insupportable, puisque tant de modifications se trouvent à portée de main. On peut changer d'apparence, mais on peut aussi agir sur la matière de son corps en se musclant, en se massant, en se faisant opérer. On peut faire tellement de choses qu'il est de plus en plus difficile d'accepter simplement le corps reçu de nos parents.

Je ne suis pas contente du corps que j'ai tout simplement parce que je sais que les moyens de le modifier existent ?

Dans les sociétés anciennes le corps était une nécessité. Il nous avait été donné, il était définitif. On devait le supporter comme un esclave supporte son maître. Le corps n'était pas à transformer d'abord pour des raisons religieuses, sans oublier, bien sûr, que les possibilités techniques n'existaient pas. Il a fallu une déchristianisation pour qu'on commence à croire dans le corps. Aujourd'hui, la représentation du corps n'est plus la même : le corps n'est plus définitif. On peut le modifier et, par conséquent, se voir autrement, s'offrir une nouvelle identité qui, à son tour, changera nos rapports avec les autres.

Est-ce réellement une nouvelle identité ou une agréable illusion ?

Les gens qui modifient leurs corps croient qu'ils deviennent quelqu'un d'autre. En réalité, ils transforment seulement leur image.

Et ils ont la conviction que désormais leur vie changera, leurs problèmes seront réglés...

L'apparence sociale organise le regard que les autres portent sur nous. Une même personne, selon la façon dont elle est habillée, attire les regards ou passe inaperçue. Quand une fille sort en mini jupe, tout le monde regarde ses jambes. En modifiant son apparence, elle réorganise le regard des autres. Les modifications corporelles, que ce soit une tenue vestimentaire ou la chirurgie esthétique, visent la modification de l'interaction sociale suscitée par le corps. On expose différemment son corps dans l'espace social. On change d'attitude, on réalise des gestes différents, on réduit, lors d'une conversation, la distance qui nous sépare d'autrui. Le corps a son langage. La façon dont nous l'utilisons en impose une lecture. Si les gens nous regardent, c'est qu'ils nous aiment et que nous sommes désirables. On se sent à l'aise dans l'espace social. Un certain nombre de problèmes relationnels peuvent ainsi être résolus.

Faisons un bilan de l'image du corps que l'on nous impose actuellement. Le corps doit être beau...

Fonctionnel.

C'est-à-dire ?

Sans handicap. 98% des femmes en France font un test de dépistage prénatal en vue de repérer un handicap. Un accord implicite s'est établi dans la société. Elle veut des enfants

normaux, si tant est qu'il existe un enfant conforme à la norme. On veut un corps qui fonctionne. En France, de plus en plus de gynécologues sont attaqués en justice pour ne pas avoir repéré un handicap lors d'une échographie. Or, l'échographie fournit une image virtuelle d'un corps réel. La société n'a toujours pas défini positivement ce qu'est le corps. En revanche, elle développe un eugénisme négatif dans cette recherche du corps beau, esthétique, normal et fonctionnel. Un eugénisme sans fond racial, mais qui soulève tout de même des questions

Équilibré...

Bien sûr. Pas de dépression ni de mélancolie.

Non dépendant...

Il est interdit de boire, de fumer, et de manière plus générale, de manifester ses passions. Nous vivons sous un contrôle sanitaire qui multiplie les interdictions. Cette politique de prévention se fixe comme objectif de modifier les comportements pour sauver les individus et pour avoir une société plus saine. Mais elle s'inscrit aussi, ou peut-être avant tout, dans une logique économique. Il s'agit de protéger la société contre les coûts très élevés qu'entraînent tous les comportements à risque.

Sain...

Parallèlement aux progrès de la médecine, se développent des chaînes de comportements naturistes liés à une gestion plus écologique du corps. Il s'agit de découvrir et de stimuler des forces et des énergies qui lui sont propres. Ainsi, si l'on plonge le corps dans une eau glaciale, ce n'est pas parce que l'eau froide aurait des propriétés thérapeutiques particulières. Il s'agit de mettre le corps dans une situation qui l'oblige à réagir et à produire quelque chose de salutaire. Ce qui reste, bien évidemment, à prouver. Ces comportements écologiques se manifestent dans les modes de consommation, d'alimentation, sur le plan sexuel, dans les exigences d'hygiène.

Prendre soin de soi est donc un investissement à long terme. Le corps doit rester jeune et actif, puisque – du point de vue statistique – nous l'avons pour de longues années.

Les sociologues montrent que ce retraitement du corps est dû à l'allongement de l'espérance de vie en Occident. Autrefois, être femme égalait être mère, puisqu'il n'y avait pas d'autres possibilités. Aujourd'hui, une jeune fille de 17 ans a jusqu'à 80 ans devant elle. Elle a le

temps de refaire sa vie plusieurs fois. Elle peut aussi refaire son corps. D'autant plus que 40% des familles en France sont des familles recomposées, y compris au niveau de l'âge. Ce mécanisme fonctionne au détriment des femmes. Les hommes, vers l'âge de 50 ans, refont leur vie avec une femme plus jeune, tandis que les femmes de 50 ans sont, pour des raisons normatives, dévalorisées dans la société. La révolution sexuelle a échoué sur ce point. Elle n'a pas modifié les structures fondamentales de la société. En ce qui concerne la liberté, l'esthétique, l'âge, la sexualité, les choses n'ont pas beaucoup changé pour les femmes. Les hommes continuent de bénéficier de leurs privilèges.

Il est étonnant de constater combien de branches veulent s'occuper de moi. La pharmacologie, la cosmétologie, le tourisme, tout le monde prend à cœur mon bien-être.

Effectivement, tout le monde veut faire du bien, tout en nous culpabilisant de ne pas faire assez. Le corps est dispersé, fragmenté de telle manière que chaque branche s'occupe d'une partie différente en proposant une surenchère de produits. Si cette année je fais de la balnéothérapie, l'an prochain je dois penser, par exemple, à m'oxygéner à la campagne. Personne ne peut tout faire faute de temps et de moyens. D'ailleurs, il ne s'agit pas de tout faire, mais de nous maintenir dans un état de culpabilité permanente par rapport à notre image. On ne doit jamais se sentir assez beau, assez mince, assez dynamique. La force du marché du soin est dans ce « pas assez ».

Les spécialistes de la médecine anti-âge disent : « A quoi sert-il de vivre de plus en plus longtemps, si ce n'est pour vivre mieux ? » Les soins prodigués au corps sont-ils réellement une source de bonheur ?

Ils en fournissent l'illusion. Quand on se détend dans son spa, on ressent quelque satisfaction quant à l'image de son corps. On se rapproche de celle que l'on voudrait incarner. Prendre soin de son apparence signifie avoir un corps socialement négociable, puisqu'on incarne la norme sociale. Dans le cas contraire, on se place en dehors des échanges sociaux. Dans la société, on ne voit pas de gens vieux. Ceux de quatrième ou cinquième âge sont enfermés dans un réseau à part. La canicule avait montré l'abandon dans lequel ils vivent, seuls, sans structuration familiale. La dépendance signifie la fin de la socialisation. Nous essayons à tout prix de repousser ce moment.

Est-ce que l'intérêt que nous portons aujourd'hui à nos corps est signe d'une carence ? Après-tout je pourrais m'occuper d'autre chose. Ou des autres.

Il n'est pas vrai que la société n'offre rien de plus intéressant à faire. Autour, il y a de plus en plus de pauvres, de chômeurs, d'oubliés. On pourrait s'occuper des autres. D'ailleurs, les gens qui travaillent dans l'humanitaire ne se préoccupent pas de leur corps. Le problème est dans ce que nos sociétés présentent comme intéressant. Elles valorisent la carrière, la désignation identitaire, la construction de soi, la différence par rapport aux autres. Toutes les stratégies qui occupent les esprits visent à préserver son propre territoire, et non pas à se lancer dans un investissement collectif qui permette à l'individu de sortir de lui-même. Il n'existe plus d'utopie collective pour laquelle les gens seraient prêts à nier leur individualité. De temps en temps des journées consacrées au Sida ou aux femmes et on revient à son terrain privé. « L'organisation du spectacle médiatique – dit Baudrillard - renforce la croyance dans l'individu ».

Cette attitude serait-elle en train d'atomiser la société ? Sommes-nous en voie de devenir des électrons libres ?

Cette atomisation est limitée aux sensations éprouvées grâce aux soins corporels. Chacun les vit individuellement dans son corps. Celles des autres nous sont inaccessibles. On peut les comprendre par empathie ou par analogie. Mais parallèlement, les gens se retrouvent dans des activités organisées autour du corps, en créant des circuits dans les sports de glisse, dans les marathons, dans l'échangisme ou dans les manifestations politiques. Ils partagent alors un événement corporel, en réalisant les mêmes gestes et les mêmes mouvements. Ils vivent ensemble les mêmes émotions, bien que chacun dans son corps. Ce partage ne sera jamais intersubjectif, mais il permet de créer des structures transversales qui, contrairement aux églises ou aux partis politiques, n'ont pas un caractère hiérarchique.

Si notre corps doit rester en forme le plus longtemps possible, comment expliquez-vous l'intérêt croissant pour les sports et les loisirs à haut risque ?

Dans la vie quotidienne, nous assistons à des images sans pouvoir y participer. La télévision, les jeux vidéo fournissent des images entièrement désincarnées. La réaction consiste à chercher des sensations qu'on puisse vivre dans son corps. Les sports et les compétitions, qui présentent une véritable mise en danger, permettent d'avoir un vécu corporel. Le jeu avec la mort reste le seul jeu intéressant. Il répond à l'encouragement que l'on entend partout : *just do it*.

Dans « Le soin de toucher »(à paraître en 2007 chez Belles lettres) vous qualifiez les soins corporels d'un nouvel opium. Sont-ils vraiment devenus une nouvelle drogue ?

C'est un opium dans la mesure où le corps procure la sensation. Il est toujours disponible, il nous permet de ressentir avec toute l'intensité sensorielle, qui fait défaut dans le contact avec les autres. En touchant, en caressant l'autre, nous ne pouvons pas éprouver ses sensations. La lutte contre la masturbation s'inscrit dans cette logique. Il s'agit d'empêcher l'individu de construire un rapport hédoniste avec son corps, car ce rapport signifie un retournement sur son propre corps. Des crèmes, des baumes, des heures passées dans la salle de bain servent à contrôler son apparence, à construire son image. Mais ces soins corporels créent aussi un lien sensoriel avec soi-même. A mon avis, nous allons vers une civilisation de la sensation.